CHAPITRE IX.

Grands tournois. — Distribution des prix.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu tout ce qui concernait les préparatifs et le formulaire des tournois, jusqu'à la veille même de la fête. Ici nous allons réunir tout ce qui arrivait ordinairement dans les grands tournois, ou tournois royaux; nous suivrons encore M. de Marchangy dans cette partie, et avec un pareil conducteur, nous sommes sûr de ne pas nous égarer.

Dès le matin du jour fixé pour le tournoi, les écuyers entraient à l'heure *du lacer* dans l'appartement du chevalier. Celui-ci, après avoir revêtu le gaubisson et la cotte de mailles, se rend dans la salle des atours. Là, sur des tables de marbre et des siéges richement sculptés, sont épars confusément, les manteaux, l'hermine, le menuvair, les ceintures, les plumes, les morions d'airain, les guidons, les tortils, les lambrequins, et mille autres parements de guerre.

Les femmes entrent bientôt pour mettre la dernière main à l'ajustement du chevalier (1). Sa

(1) Le P. Menestrier. — Mémoire d'Olivier de la Marche.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dame arrive avec un sourire mystérieux, lui présente une écharpe travaillée à son insçu, et où ses mains épuisèrent quasi tout son trésor à broder en pierreries la devise adoptée et les chiffres unis.

Quand le chevalier est prêt à partir pour la lice, sa dame lui baille sa lance, en disant : « Adieu, mon ami; ayez bon cœur, ne vous souciez de rien, car on prie pour vous. »

Cependant, le son du cor et des clairons se fait entendre, l'airain religieux s'ébranle dans les tours, les clochers, les basiliques, et remplit les airs de ses vibrations solennelles. Les hérauts d'armes vont criant de tous côtés : *Lacez les heaumes, lacez les heaumes!* C'est-à-dire chevaliers, armez-vous ! Une immense population circule en habits de fêtes, dans les rues jonchées de fleurs, et tendues de draperies et de chiffres de feuillages.

Dès l'aurore, des milliers de spectateurs se sont placés sur les hauteurs qui dominent les lices; les coteaux voisins sont couverts de pavillons et de tentes, d'où flottent des banderoles, des panaches aux vives couleurs et des guirlandes de roses.

Le vaste emplacement destiné à la lice est entouré de gradins élevés, d'amphithéâtres circulaires, de portiques élégants surmontés par des galeries, des balustrades, des *trefs*, ou loges en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

charpentes légères, dont les rebords sont ornés de riches draperies et d'écussons.

Au-dessus de chaque loge, quatre lances soutiennent des draperies de pourpre à franges d'or; là, des berceaux tressés de verdure préservent des feux du soleil, les dames et damoiselles qui viennent assister à ces jeux.

De distance en distance, de grands mâts dressés dans la carrière, sont chargés de panonceaux, de bannières, d'inscriptions où l'on lit ces mots : *Honneur aux fils des preux, prix et los au mieux faisant.* Ceux des seigneurs qui ne doivent pas combattre, viennent en litière, vêtus de longues robes d'hermine, à collet renversé.

Cependant les chevaliers arrivent de toutes parts; les uns excitent les acclamations de la foule émerveillée par la magnificence de leur costume et de leur cortége nombreux; les autres, vêtus de noir, ou couverts d'armes brunies, viennent sans escorte et s'arrêtent à l'écart : ils sont immobiles dans leur sombre attitude; seulement, les coursiers impatients, creusant la terre et agitant leurs crinières, font par intervalle tressaillir le léger panache de ces paladins.

Leur écu est enveloppé d'une housse, et les armoiries ainsi cachées ne paraîtront aux regards qu'à travers les entailles dont les coups d'épée et de lance vont cribler ce voile; alors seulement les spectateurs apprendront quel vaillant chevalier leur est apparu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Plusieurs troupes de combattants vêtus à l'antique, se présentent sous les noms des preux de Cyrus, d'Alexandre, de César, des chevaliers du Phénix, de la Salamandre, du temple de la Gloire, du palais de la Félicité. Ceux qui se plaisaient à reproduire les preux du roi Artus ou de Charlemagne étaient les plus nombreux; ils portaient les couleurs et les devises des Lancelot, des Tristan, des Roland, des Ogier, des Renaud, des Olivier, enfin, de tous les héros fabuleux auxquels l'imagination prêtant une sorte de réalité, se plaisait à voir revivre ces braves dans nos vaillants chevaliers, bien dignes par leurs vertus et leur courage de remplacer leurs devanciers.

En les entendant annoncer sous ces noms adoptifs, la multitude frappée de leur noblesse et de leur maintien belliqueux, se laissant par degrés entraîner au prestige et à l'illusion, finissait par confondre dans son admiration ces chevaliers, avec les héros dont les romans de Chrétien de Troye, d'Adenès le Roi, d'Huon de Villeneuve, et du bon archevêque Turpin leur avaient appris les aventures.

Le nombre des chevaliers augmentait à chaque instant; le pourtour des lices était hérissé de lances, parmi lesquelles flottaient les bannières, les gonfanons, comme on voit à travers les épis d'un vaste champ se balancer les pavots et les bleuets.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mais le coup d'œil le plus singulier, surtout pour les spectateurs placés dans les galeries, c'était la diversité des cimiers. Les uns portaient des dragons, des chimères dont la gueule jetait des flammes; des hures de sangliers, des têtes de lionnes, de lions, de taureaux, de sphinx, des aigles, des cygnes, des centaures, un amour lançant des flèches, un sauvage et sa massue, une tour, un cercle de créneaux et mille autres simulacres, tous formés des métaux les plus précieux, ou peints des plus vives couleurs. Les panaches, les aigrettes, les gerbes d'or, des roses et des couronnes de lys, ornaient un grand nombre de ces cimiers.

Dans cette multitude de chevaliers, sont ces personnages fameux dont un jour les poëtes et les romanciers raconteront les aventures. Là, se trouveront ceux qui naquirent avec des signes mystérieux, sur lesquels les nécromans et les astronomes consultés, prédirent au nouveau-né d'illustres destins.

Là, on apercevra les jeunes sires qu'un bon serviteur sauva du palais incendié de leurs pères, ou qui, dérobés à la haine criminelle d'une marâtre, furent élevés dans le fond des forêts, par une biche ou par une louve: là, se montrent tristes et découragés, les amants languissant sous l'empire d'un philtre secret; en allant aux lieux où un devin leur indiqua la fontaine de l'indifférence, ils s'arrêtent au tournoi, espérant y mou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rir, ou du moins y trouver de la gloire à défaut du bonheur.

Là, sont ceux qu'on vit mettre à fin des aventures périlleuses, et sortir triomphants des piéges du château de *Douloureuse-Garde, du château de Blanche-Épine, du château de l'Ile-Étrange, de la prison aux Quatres-Dames, de la Forêt Gâtée, du Perron dangereux, du Lit Adventureux, du Castel des Sept-Donjons, de la Grotte de Sibylle l'enchanteresse, du jardin de la reine de Sobestan, et de vingt autres lieux grandement redoutés* (1).

Là, paraissent les hommes dont la vertu magnanime refusa la couronne des mains du peuple qu'ils avaient affranchi d'un tribut honteux, et délivré de l'affreux despotisme d'un usurpateur.

Là, sont les frères d'armes qui ont bu leur sang mêlé dans une même coupe, en jurant de se défendre et de s'aimer toujours.

Compagnons de toutes fortunes et périls, ils s'aident de leurs corps et de leur avoir, sauf leur honneur, et s'aiment en telle manière, que l'un est toujours avec l'autre, et qu'ils vont ensemble brusquer la fortune. (2). Ils portent des armes pareilles, et leurs cœurs, qu'anime la sainte amitié, ne demandent point au ciel d'autre sentiment.

(1) Jourdain de Blave. — M. de Tressan. — Le P. Menestrier.

(2) Hardoin de la Jaille, Boutillier, etc.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Voici venir aussi les aventuriers, sans patrimoine et sans naissance, cherchant sous le nom de bacheliers, des occasions d'exercer leur courage; ils portent des boucliers blancs, et la victoire seule y doit graver des armoiries; leur devise est : *Honneur, triomphe de tout.*

On y voit aussi les servants d'amour, volontaires esclaves de la beauté, avec des *emprises*, des chaînes, des rubans, pour marques de leur servitude, et continuelle souvenance du vœu fait en l'honneur des dames dont ils portent les livrées. Plusieurs d'entre eux avaient un œil couvert de drap, car leurs belles en avaient reçu la promesse de ne voir par cet œil tant qu'ils n'auraient accompli prouesses dignes d'elles (1).

Ils arrivent au tournoi, précédés de damoiselles conduisant par des tresses de soie leurs fringants coursiers, *et lesdites damoiselles ont des robes de satin azuré, couvertes d'eschets en broderie d'or.*

Tout à coup redouble le bruit des fanfares, le son des cloches, le cri de *Montjoie et Saint-Denis!* C'est le roi qui s'avance avec toute sa cour. Les hérauts d'armes ouvrent la marche, deux à deux, portant le caducée ou le rameau de paix. Leur front est ceint de bandelettes et de couronnes de chêne; ils sont vêtus d'une draperie chamarrée d'or, en forme de dalmatique sans

(1) Froissard, chap. 29.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

manches. Sur leur poitrine paraît une plaque d'émail, coloriée des armoiries de leur province. Leur personne est inviolable, ils peuvent sans craindre traverser le champ de bataille, aborder les chefs ennemis, leur porter au nom des peuples, les paroles de la haine ou de la vengeance, proclamer la guerre, la paix ou les trèves, annoncer et régler les tournois, les cérémonies des inaugurations et des grandes investitures, partager la terre et le soleil de la lice aux combattants, et mettre un frein à leur ardeur.

Ils sont les régulateurs des préséances et de l'étiquette des cours, les archivistes des titres de noblesse, les maîtres du blason, les peintres des armoiries, les poëtes des monuments et des tombeaux; quelquefois aussi les rimeurs naïfs des hauts faits des preux.

Après les hérauts, marche le roi d'armes de France, surnommé Montjoie, accompagné de maréchaux, de poursuivants et de varlets; rien n'égale la magnificence de son accoutrement; il est vêtu d'une cotte de velours violet à trois fleurs de lys d'or brodées en perles sur le côté gauche, et par-dessus d'une tunique d'écarlate fourrée de menu-vair et décorée d'une large broderie de rubis mélangés avec des étincelles (1).

Après le roi d'armes, suivent les estafiers, couverts de hoquetons noirs, brodés en perles

(1) Le P. Menestrier. — La Colombière; La Roque, etc.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

ou en jais brillant; derrière eux, six chevaux blancs traînent un char représentant celui du soleil conduit par Phaëton; l'Aurore et les saisons l'environnent. Cent autres estafiers dans le même costume précèdent un char plus vaste encore que le premier, et traîné par des taureaux. Devant cette machine roulante, sur laquelle s'élevaient des rochers et des arbres, s'avançait un troubadour représentant Orphée avec sa lyre.

Après ces pompes curieuses et plusieurs autres qui, selon l'expression d'un vieil historien, enfantaient beaucoup de choses mystérieuses et pleines d'esprit (1), défilent trente bannerets. Chacun d'eux est suivi de cinquante arbalêtriers, et fait porter devant lui une haute bannière, apanage de sa puissance. Tous possèdent de grands fiefs et un nombre considérable de vassaux. Ils doivent à leur naissance et à l'étendue de leurs domaines l'honneur de porter bannière dans les armées royales ; mais la gloire de la rapporter est la tâche de leur courage. Souvent à leur retour, ces hauts et vaillants seigneurs, le bras en écharpe et tenant de la main gauche leur bannière, avaient joint à cet étendard vainqueur les drapeaux et les enseignes de l'ennemi.

A la suite des bannerets sont les *juges-diseurs*, revêtus de robes longues et une verge blanche à

(1) Outreman, Histoire de Valenciennes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la main. Des varlets de pied passent autour du bras la bride de leurs coursiers.

Entre ces rangs, on aperçoit les tambourins, les fifres et les trompettes du roi, habillés de damas incarnat et blanc.

Puis après, les écuyers des princes en tuniques de taffetas ou de satin blanc, brodées en argent, avec des manches en soie bleue galonnées d'or, et leurs chapels ombragés de plumes blanches et bleues.

Défilent ensuite les pages, dont un léger duvet cotonne à peine le menton; ils portent les livrées de leurs maîtres, couvertes *d'orfèvreries*.

Enfin, paraît le roi entouré des princes du sang, des ducs, des grands dignitaires, du connétable, de l'échanson, du pannetier, du chevalier d'honneur, des officiers de la fauconnerie, de la vennerie, tous accoutrés de drap d'or ou de velours cramoisi, et portant les marques et les symboles de leurs fonctions.

Les chevaux des gens de cour ont la tête et la crinière couvertes de plumes d'autruche touffues; un collier de clochettes d'argent entoure leur col.

Le roi a une tunique ou robe blanche semée de fleurs de lys d'or; son blanc destrier est paré d'une *housse* de velours bleu céleste, traînant jusqu'à terre, et pareillement semée de fleurs de lys d'or (1).

(1) Fargy, liv. III, p. 613. — Beneton, traité des Marques Nationales.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Près du monarque chevaulche un écuyer portant une lance vermeille peinte d'étoiles de fin or, et au bout d'icelle flotte un étendard orné aussi d'étoiles d'or fin.

Cet étendard avait changé plusieurs fois de couleur depuis l'origine de la monarchie; sous la première et la seconde race, les Français arborèrent pour enseigne nationale la bannière bleue, ou *la chappe* de saint Martin; pendant le premier règne de la troisième dynastie, la dévotion publique fit prévaloir l'enseigne rouge ou l'oriflamme de saint Denis; au temps de Charles VII, on adopta la cornette blanche semée de fleurs de lys d'or.

Après le roi, se déploie le cortége de la reine, fermé par des sergents d'armes, des archers et des estafiers. Il fait deux fois le tour de la lice; chacun se range selon le cérémonial usité. Quand le roi et la reine ont pris place dans le balcon du milieu, le roi d'armes s'avance et crie à haute voix : « Or oyez, or oyez, or oyez. »

« Messeigneurs les juges prient et requièrent » entre vous, messeigneurs les tournoyeurs, que » nul ne frappe autre d'estoc ni revers, depuis » la ceinture en bas, comme vous l'avez promis, » et que nul d'entre vous ne veuille frapper par » haine sur un plus que sur l'autre, si ce n'était » sur aucun qui pour ses démérites fût recom- » mandé. — Outre plus, je vous avise que de- » puis que la trompette aura sonné retraite, et

» que les barrières seront ouvertes pour plus » longtemps demeurer sur les rangs, nul ne ga- » gnera l'emprise après ladite sonnade (1). » Après cette dernière proclamation, on donne aux *tournoyeurs* un peu d'espace, *comme de la longueur de sept palmes ou environ*, pour se mettre en ordre; cela fait, les juges du camp lèvent leurs baguettes blanches, en criant : *Coupez cordes, et laissez aller les bons combattants.* Aussitôt des soldats armés de haches coupent les câbles tendus devant chaque file de chevaliers, afin de modérer l'ardeur de leurs chevaux. La trompette sonne, la barrière est ouverte, et des bouts opposés accourent au bruit des fanfares, et en faisant le signe de la croix, deux quadrilles de chevaliers. Ils se heurtent vers le milieu de la lice, et les huit lances volent en éclats : les combattants un moment immobiles, se contemplent à travers les grilles de leurs visières, puis s'éloignent et reviennent avec d'autres armes qui se rompent encore sur les boucliers et cuirasses de leurs adversaires. Douze fois la carrière est livrée à leur essor, et douze fois, dans leurs foudroyantes atteintes, ils brisent comme un cristal fragile le bois de leurs fortes lances.

A chaque détour, pour reprendre du champ, passant le long des amphithéâtres, ils saluent les dames du geste et de la voix. Les précepteurs

(1) Manuscrit du roi René d'Anjou.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

crient à leurs élèves pour les exciter : *Or à eux, or à eux.* Des amis, des parents, mille spectateurs se prononçant pour tel ou tel chevalier, malgré les ordonnances, l'exhortent et l'enflamment à son passage en lui répétant sa devise ou son cri de guerre, ses vœux, ses exploits, sa naissance, et tout ce qui peut électriser son âme. Durant ce trajet, sa valeur augmente de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, comme le torrent après s'être grossi dans son cours par cent ruisseaux, arrive écumant et grondant vers la digue opposée à ses flots.

Le fils du preux devenant supérieur à lui-même, se croit invincible, et sent en lui se développer une force non encore éprouvée. Pressant son écu contre sa poitrine, brandissant son épée ou sa hache, il renouvelle un combat plus furieux; tantôt couché sur la crinière de son destrier, tantôt penché en arrière, il évite ou porte des coups terribles, l'œil suit à peine ses mouvements rapides, et son glaive, en un même instant, brille et frappe en cent endroits.

L'arène est semée de débris; les panaches, les écharpes, les colliers, tombent sous le tranchant du fer; bientôt privés de leurs ornements distinctifs, les paladins n'ont plus qu'une armure uniforme et poudreuse; leurs dames, pour les reconnaître dans la mêlée, et les animer par de nouveaux gages de leur tendresse, envoient les écuyers leur porter d'autres faveurs; uniquement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

occupées de leurs preux, adressant à eux seuls des regards et des soins, agitées de crainte et d'espoir, elles se dépouillent par un mouvement irréfléchi et spontané, de leurs tissus, de leurs réseaux, chapelets et couronnes de violettes, afin que ces objets deviennent entre les mains de leurs chevaliers des talismans vainqueurs. L'émotion, l'ardeur, l'enthousiasme des combattants redoublent, et rien ne peut donner une idée des efforts qu'ils tentent pour obtenir la victoire.

Cependant, après avoir déployé durant des heures entières leur force et leur adresse, la plupart des chevaliers ont été mis hors de combat, et de tous les concurrents, deux seuls restent encore dans la lice, prolongeant entre eux une lutte d'autant plus glorieuse que le vainqueur allait réunir sur son front les palmes cueillies par ses devanciers, et envelopper dans sa gloire la gloire de ses rivaux.

Ce succès insigne est proclamé par les trompettes et par des cris élevés jusqu'aux nues.

Le vaincu vide les arçons, et tombe dans la poussière; humilié, confus, il crie à son adversaire de lui arracher la vie; mais le vainqueur généreux ramène au paladin son coursier qui se cabrait dans l'arène, et lui dit avec un air affable : « Noble sire, ne plaise à Dieu que je frappe » à mort si bon chevalier comme vous êtes, ne le » ferais pour la meilleure cité qu'avait en son

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» temps le grand Charlemagne. Quoique la joute » ne soit tournée à votre gré, vous avez conquis au- » jourd'hui le haut nom de prouesse ; je ne le dis, » cher sire, pour vous louer, mais par pleine » conscience ; et si j'ai vaincu, grâce en est à la » bonté de mes armes et de mon destrier. Je vous » prie donc de prendre ce bracelet pour l'amour de » moi, et de le porter un an et un jour. Que cette » aventure n'ôte rien à votre gaieté, demain vous » serez peut-être vainqueur à votre tour. »

C'est ainsi que la courtoisie et la générosité des chevaliers faisaient aimer et pardonner leur gloire ; ainsi, non-seulement ceux qu'ils avaient vaincus se consolaient de leurs disgrâces passagères, mais encore devenaient les fidèles amis et les compagnons de leurs adversaires.

Le lendemain et le jour suivant, même affluence de spectateurs, même appareil, même ardeur de la part des concurrents ; néanmoins on variait les genres de combat. Le premier jour était ordinairement réservé aux joûtes ; c'est-à-dire aux coups de lance de chevalier à chevalier ; mais les deux autres jours, consacrés à des exercices plus importants, sous les noms de pas d'armes, de castilles, de combats à la foule et *behours* ou *jeux de plaisance*, offraient une vive et parfaite image des scènes les plus périlleuses de la guerre, comme l'attaque simulée d'un bastion, l'escalade d'un rempart, la défense d'un défilé, le passage d'une rivière, la rencontre de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

deux partis dans le souterrain du mineur. Plus souvent encore, tous les chevaliers combattant à la fois donnaient une idée exacte du tumulte d'un champ de bataille.

Enfin arrivait le moment de décerner le prix au triomphateur. Les hérauts d'armes et les maréchaux du camp allaient recueillir les avis des assistants, et principalement des dames, puis venaient en faire un rapport impartial au prince qui présidait à la fête. Alors les *juges-diseurs* nommaient le vainqueur à haute voix, les hérauts le renommaient à leur tour, et cet usage fut l'origine du mot *renommée* (1).

A peine a-t-on fait connaître ces noms glorieux que les cloches, les timbales, les flûtes, les trompettes, les chants du troubadour, du trouvère, du ménestrel, remplissent à la fois les airs des sons et des accords de l'allégresse ; on se hâte, on accourt pour contempler à leur passage les héros qui se rendent aux pieds de la reine pour y être couronnés par elle. Chacun les félicite, les applaudit, veut toucher les armes glorieuses dont bientôt comme des monuments sacrés, les voûtes des temples seront ornées. Du haut des balcons, on jette à pleines mains les fleurs sur ces braves guerriers portés en triomphe dans les bras de la foule empressée, jusqu'au balcon royal. La reine prenant des mains de son

(1) Le P. Menestrier.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

auguste époux la couronne ou *chapelet d'honneur*, le remet au vainqueur prosterné devant elle ; alors le roi lui dit :

« Sire chevalier, pour le grand effort que cha-
» cun vous a vu faire aujourd'hui, et à raison que
» par votre prouesse, votre parti a été victorieux,
» par le consentement de tous les meilleurs, avec
» le vouloir des dames, le prix et los vous est
» adjugé, comme à celui à qui le bon droit ap-
» partient. »

Le chevalier répond humblement :

« Mon très-honoré seigneur (ou souverain s'il
» était son sujet), je vous rends grâces infinies et
» aux dames et aux chevaliers ci-présents de
» l'honneur qu'il vous a plu me déférer ; et bien
» que je connaisse ne l'avoir nullement gagné,
» néanmoins pour obéir à vos bons commande-
» ments et à ceux des dames, puisque tel est
» votre vouloir, je le prends et accepte (1). »

L'instant où cet heureux guerrier relevant sa tête couverte de lauriers, reçoit le baiser de la dame ou demoiselle d'honneur, est le nouveau signal des applaudissements et des acclamations. La joie, l'ivresse publiques sont à leur comble ; les vainqueurs étonnés, interdits de cette profusion de bonheur, de ce concert d'éloges, semblent fléchir sous le poids des honneurs. Ces braves, dont cent fois le courage affronta d'un

(1) La Colombière, Théâtre d'honneur et de chevalerie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

œil serein, d'un front inaltérable, les dangers et la mort, ne peuvent supporter l'excès de leur félicité; les uns s'évanouissent dans les bras de leurs écuyers; d'autres pleurent et sourient comme de simples enfants (1), se jettent sur le sein de leurs amis, de leurs compatriotes, de tous ceux enfin qui désirent les voir et les presser contre leurs cœurs.

Cependant les troubadours montés dans les galeries font entendre ce chant guerrier (2) :

« Quel est le gentil bachelier engendré au mi-
» lieu des armes, allaité dans un heaume, bercé
» sur un bouclier et nourri de chair de lion ?
» s'endormant au bruit du tonnerre; il a le visage
» du dragon, les yeux du léopard et l'impétuo-
» sité du tigre. Dans le combat voilà qu'il s'eni-
» vre de fureur, et découvre son ennemi au tra-
» vers des tourbillons de poussière; tel le faucon
» voit sa proie à travers les nuages. Rapide com-
» me la foudre, il renverse le paladin de son
» coursier, et son poing, ainsi qu'une massue,
» peut les écraser l'un et l'autre. Pour mettre
» fin à une grande aventure, il ne craindra pas
» de franchir les mers d'Angleterre ou les cimes
» du Jura. Dans la bataille, on fuit devant lui
» comme la paille légère fuit devant la tempête;

(1) Lacurne de Sainte-Palaye.

(2) L'original de ce chant, traduit par M. de Marchangy, se trouve dans les fabliaux et poésies de Legrand d'Aussi, tom. I, page 161.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» aux joutes, ni fer, ni platine, ni lance, ni
» bouclier, ne peut résister à ses coups. Les glai-
» ves brisés, l'haleine des chevaux fumants; les
» piques, les hauberts fracassés, voilà les spec-
» tacles et les fêtes chères à son noble cœur. Il
» aime à parcourir les monts et les vallées pour
» attaquer les ours, les sangliers et les cerfs dans
» le temps de leurs amours. Pendant son som-
» meil, son casque est son oreiller. »

Après les tournois, le chevalier quittait son armure brisée et souillée de poussière; puis, en sortant du bain, se couvrait d'un habit galant appelé *juste-au-corps*, parce qu'en effet, serrant le corps, il dessinait sans aucun pli tous les contours de la taille et des bras. Ce vêtement d'une coupe gracieuse, et dont nos plus ingénieux modistes ne surpasseront jamais l'élégance, était ordinairement d'une couleur vive et claire, souvent d'un jaune pâle que rehaussait une broderie brillante; il descendait jusqu'au dessus des genoux, et, quoique paraissant fermé sur le devant comme une tunique, il s'entr'ouvrait au moindre mouvement, et laissait à la démarche son aisance et sa grâce. Un pantalon également serré, de courtes bottines ou des brodequins de couleur, une ceinture de soie blanche à frange d'or et nouée avec goût sur le côté, où elle retenait l'épée; quelquefois un manteau de samis écarlate, dont le collet était richement brodé, complétaient son costume. Sur la poitrine pen-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

daient les ordres de chevalerie. Le collet rabattu de sa camise de lin, laissait à découvert son cou où retombait sa chevelure bouclée. Pour coiffure, il avait une toque de velours ornée d'une plume flottante en arrière.

C'est dans ce costume qu'ils attendaient les dames d'honneur chargées de les conduire au palais du roi, où le banquet se trouvait préparé; mais avant de partir, *elles les parfumaient de senteurs précieuses et suaves, quelquefois même leur mettaient de la poudre sur leurs cheveux.*

Dans les brillants salons d'une cour polie et magnifique, ils recevaient en particulier des éloges encore plus flatteurs et plus délicats.

Les chevaliers qui avaient obtenu des prix, se plaçaient près du roi; mais ces héros tant admirés, ces héros dont le sang et la sueur venaient de couler avec tant de gloire, gardant un air timide n'osent élever la voix, car ils se souviennent du proverbe que leur répète souvent maint troubadour :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas.

Après le repas, le roi et les princesses distribuent aux seigneurs et aux dames de la cour, de belles robes et des livrées, car alors ne se confondaient pas les livrées honorables avec les livrées de servitudes; des *manteaux d'honneur* et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des morions d'acier étaient également offerts aux chevaliers. On se rendait ensuite au bal, où ceux qui avaient mérité des prix, dansaient des *quarolles et des rondes* avec la reine et les plus grandes dames de la cour. Le roi visitant toutes les salles, et souriant à la belle humeur des convives, se prenait à dire quelquefois : *Or ça, sautez et dansez, vous qui aimez loyalement.* Souvent le fond de la salle s'ouvrait, et des quadrilles exécutaient, sous divers costumes, des ballets allégoriques et champêtres.

Ce récit, quoique incomplet, pourra donner une idée de ce qu'étaient les fêtes de la chevalerie au moyen-âge. « Il est permis de l'affirmer, dit M. de Marchangy, les Grecs et les Romains n'offrent rien de comparable à l'éclat et à la renommée de nos tournois français. Les jeux olympiques, cérémonies les plus célèbres du plus célèbre peuple de l'univers, ne peuvent être assimilées aux fêtes de notre chevalerie, ou du moins tout parallèle à cet égard serait à notre avantage.

» Dans nos tournois, les chevaliers ne devaient se servir que d'armes *courtoises et gracieuses*, et il leur était expressément défendu de frapper au visage.

» Dans les combats d'Olympie, au contraire, l'odieux pugilat, le ceste meurtrier, brisaient les os des athlètes et des lutteurs, et faisaient jaillir leurs cervelles fumantes. Ceux qui n'expiraient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pas dans la carrière, restaient infirmes, ou traînaient misérablement une vie débile et languissante.

» On sait avec quelle modestie et quelle générosité le vainqueur, dans un tournoi, relevait et consolait le vaincu, et comment ce dernier rendait justice à son noble rival. Les ordonnateurs du tournoi avaient même la délicate précaution de faire planter les barrières près d'une forêt, afin que les chevaliers déçus par le sort des armes pussent aller sous ces ombrages cacher leur douleur et lever leur visière, sans avoir des témoins de leurs larmes, tandis que dans les jeux olympiques, le vainqueur insultait le vaincu, et le foulait aux pieds, aux applaudissements d'une assemblée sans pitié.

» Dans les jeux de ce peuple, on proclamait parmi les vainqueurs des rois ou des citoyens opulents qui ne s'étaient point présentés dans l'arène, et dont l'unique mérite consistait à envoyer disputer des prix en leur nom. Ainsi furent couronnés Gélon et Hiéron, rois de Syracuse, Archelaüs et Philippe, rois de Macédoine, et même de simples particuliers, tels qu'Alcibiade.

» Dans nos tournois, au contraire, si les ducs, les princes et aussi les rois reçurent le prix, c'est le front inondé de sueur, et l'armure couverte de poussière et morcelée. Ce héros, vêtu comme un simple écuyer, renversant tour à tour les chevaliers, hausse sa visière à la fin de la joute, et

l'on reconnaît ou Louis de Bourbon, ou René, roi de Sicile, ou Charles VIII, *le courtois et l'affable*.

» Enfin, pour terminer cette comparaison, entre nos tournois et les jeux olympiques, il suffit de rappeler combien la présence des femmes répandait de charme dans nos fêtes chevaleresques, dont la galanterie était l'âme active et féconde, tandis qu'on précipitait du haut d'un rocher les femmes assez téméraires pour oser se présenter aux jeux olympiques.

» Ah! laissons Archiloque et Pindare exalter la gloire de ces jeux d'Olympie, et préférant les modestes concerts des troubadours qui ont chanté les tournois de France, répétons avec eux :

Servants d'amour, regardez doulcement
Aux échafauds ces brillantes Iris,
Lors jouterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorés et chéris. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf